

Que n'avons-nous à choisir, encore choisir et choisir à nouveau ! Depuis la nuit de la pensée, depuis cette nuit que l'on sent en nous et autour de nous, que n'avons-nous à choisir. Une chose, une autre chose ! Cet objet ou cet autre objet ! Mais ne pourrions-nous pas être suffisamment à vouloir prendre deux choix simultanément ?

Faut-il se consacrer éperduement ? La gravité nous est familière et comprise, tout en étant perpétuellement en devenir familier et à comprendre davantage. Les actes et les valeurs divergent effectivement, se démultiplient, composent une trame de plus en plus insondable et hardue à embrasser du regard. Que n'avons-nous à nous insurger indéfiniment contre elle ! L'épuisement nié nous prendra à la gorge, les sourcils ne pourront plus dorénavant se déridier si nous nous acculons à l'affrontement contre la gravité. Si nous choisissons le sérieux critique comme seul positionnement, alors nous nous calcifions, devenant êtres de pensée et de structure théoriques figés ! Notre constructivisme idéologique ne prendra plus que la forme d'une amertume faite d'insistance et d'acharnement. La colère sera notre seule émotion, une colère bâtie et aux fondations solides. Une colère de vieux sage avant l'heure, une colère de vieux singe sarcastique. Ou bien cette colère sera de fatigue, de forclusion pragmatique des élans vitaux, d'abnégation des impulsions premières et spontanées. Nous ne voulons pas choisir cette colère, nous ne voulons pas choisir d'affronter seuls la gravité, nous ne voulons pas avoir à assumer arbitrairement et volontairement le poids granitique des conclusions lourdes de condamnation. Nous ne voulons pas sacrifier nos corps et nos âmes aux dévôts du pamphlet originel.

Mais nous ne pouvons pas choisir l'exaltation et le détournement de nos regards. Nous ne pouvons jouir ad vitam eternam de l'essence qui nous gouverne et s'écoule en nos veines en sablier de notre condition. La soif intarissable est exponentielle et centripète si nous la laissons devenir l'objectif de nos subjectifs assumés. Tout choix définitif et affirmé de consommation vitale ne revient qu'à engendrer un tourbillon abscons et nihiliste, tourbillon dont le cœur n'est fait que de ténèbres suaves et éffrénées. Les saveurs soumises à notre perception famélique ne deviendraient que successions, continuum avilissant et transcendances fabuleuses. A nos yeux se déroberaient les failles béantes et douloureuses de ces êtres qui nous entourent et de leurs rapports, l'empathie serait-elle devenue alors aveuglement et recherche de stimuli adaptés à nos perceptions assourdies. Nous ne voulons pas choisir cette frénésie, nous ne voulons pas choisir le renoncement au questionnement et au relativisme, nous ne voulons pas choisir la cessation complète de toute évaluation du réel et de ses composants les plus indéchiffrables.

Ne choisissons plus, nous ne savons pas choisir. Mais c'est bien l'écart entre ces choix qui nous désagrège. A nous étirer pour rassembler les parties, à étendre nos membres pour embrasser d'une seule accolade nos destinations potentielles, nous ne faisons que nous distendre, nous déconstruire, nous fragiliser. Seule la découverte du barrage qui retient l'écoulement gigantesque des possibles peut nous soulager de cet écartèlement. Car devant ses eaux retenues, devant les ouverts et le monde comme étant, il nous faut le temps de trouver où nous apaiser, où nous fixer, dans quel angle et sur quel récif, auprès de quelle stratégie et au sein de quel milieu. Il nous faut ce barrage, cette retention propice au relativisme radical et à ses conséquences corollaires ; ou alors nous partirons dans le courant et nous heurterons à chaque remous, nous glisserons dans chaque tourbillon, avant de nous décider à nous échouer sur l'une des rives inexorablement nécessaires du choix.